Un Héritage dans les Airs

ROMAN D'AVENTURES

IV

ARRIVÉE EN AUSTRALIE

L'Australie, est considérée par la plupart des géographes comme un troisième continent, par quelques-uns comme la plus grande des îles. Sa superficie est d'à peu près les trois quarts de celle de l'Europe, ou quatorze fois celle de la France.

Le littoral est, en général, peu accidenté : sauf le golfe de Carpentarie sur la côte nord, et le grand golfe Austral sur la côte sud, on n'y remarque aucune échancre profonde.

Le long de la côte orientale, règne une ligne presque continue de récifs coralliens qui en rend l'approche dangereuse pour les navires.

On la désigne sous le nom de Grande-Barrière.

C'était le relèvement de cette barrière de récifs, encore imparfaitement connue, qui constituait l'objet principal de la mission confiée à l'enseigne de vaisseau Julien Marty.

Le gouvernement français, dans la crainte de blesser les susceptibilités de l'Angleterre, n'avait pas voulu envoyer un bâtiment de guerre dans les eaux australiennes pour procéder à ce relèvement. Il avait cru préférable de charger de ce soin un officier de marine, présentant d'ailleurs toutes les garanties de savoir nécessaires, qui agirait isolément et dresserait la carte des récifs sans attirer l'attention.

Julien avait accepté cette mission avec joie. Seulement il avait demandé l'autorisation de s'adjoindre, comme compagnon de voyage, un de ses bons amis, le docteur Doinet, naturaliste distingué qui avait déjà parcouru une partie du continent australien et était enchanté d'y retourner. Cette autorisation lui avait été accordée avec empressement.

Le docteur, de son côté, n'avait pas eu de peine à se faire donner, par le ministère de l'instruction publique, une mission ayant pour objet l'étude de la constitution des récifs coralliens. Voilà comment les deux jeunes gens se trouvaient en ce moment à bord du *Polynésien*, en route pour l'Australie.

En quittant Mahé, le paquebot longea quelque temps la côte occidentale de l'Hindoustan, puis se lança à travers l'immensité de l'Océan.

Pendant dix longs jours, on perdit complètement de vue la terre. Les passagers ne purent contempler que le ciel et l'eau. Vingt fois par jour, Geneviève, qui venait demander à ses maîtres s'ils avaient besoin de quelque chose, s'ils n'étaient pas malades, répétait :

— Mais pourquoi faire, mon Dieu, faut-il qu'il y ait tant d'eau ? A quoi ça sert, je vous le demande un peu ?

— Il est certain que l'on n'en voit pas autant rue des Lombards, hein, Geneviève ? répondait en riant M. Dalmon, qui maintenant commençait à se prendre pour un marin et parlait de la mer avec un air de connaissance.

— Ni rue de Sèze, ajoutait Jeanne. Ça sert à faire vivre les poissons... et puis à nous donner du sel.

— On n'en voit jamais, des poissons.

— Ils sont au fond, ma bonne Geneviève. La profondeur de l'eau est considérable, il y a des centaines de verges, souvent des milliers de verges.

— Oui, ils se tiennent au fond, excepté les requins comme celui qui a failli dévorer votre papa... Vous direz ce que vous voudrez, mademoiselle, mais j'aime mieux le lac du bois de Boulogne et la Seine.

Et Geneviève s'en retournait du côté des secondes en maugréant contre les voyages à la mer, les requins et les héritages en Australie, pendant que M. Dalmon riait de bon cœur du mécontentement de sa vieille bonne.

Enfin, la côte australienne fut signalée à l'horizon. Le rivage était bordé de montagnes qui, du large, présentaient un aspect imposant. Comme M. Dalmon et sa fille contemplaient avec admiration, s'enthousiasmaient, n'ayant jamais rien vu de semblable, Julien Marty leur dit :

— Elles sont curieuses en effet, ce sont les plus élevées du continent. Elles forment le système de la Cordillère australienne. Vues de la mer, elles ont, comme vous pouvez en juger, fort belle apparence. Mais, de près, elle se résolvent en un labyrinthe confus de pics et de plateaux ravinés, de gorges et de crêtes arides. Leurs plus hauts sommets ne dépassent guère 2,000 toises et feraient triste figure à côté du Saint-Gothard et du Mont-Blanc. Ce sont elles, ce pendant, qui donnent naissance aux seules rivières, vraiment dignes de ce nom, qui arrosent l'Australie, et encore ces rivières, pendant la plus grande partie de l'année, n'ont-elles qu'un maigre débit.

— Il ne pleut donc pas en Australie ? demanda Jeanne.

— Rarement, mademoiselle : sauf dans la partie septentrionale, comprise dans la zone tropicale, et dans le voisinage de la Cordillère, où la pluie est assez abondante pendant l'hiver, l'Australie a un climat extrêmement sec. Dans l'intérieur du continent il se passe souvent une année entière sans qu'il tombe une goutte d'eau. Aussi, toute cette contrée n'est-elle qu'une suite de déserts où l'on peut faire cent mille sans rencontrer une source, et plusieurs des hardis voyageurs qui s'y sont aventurés sont morts de faim et de soif.

— Quel affreux pays ! murmura Jeanne. Ça ne doit pas être gai d'y vivre. Cela fait aimer encore davantage notre belle France.

— Heureusement, mademoiselle, dit Reynard, qui s'était approché, toute l'Australie n'est pas aussi désertée de la nature. Sydney, notamment, est une ville très agréable ; les campagnes environnantes sont charmantes, et le climat, comme vous pourrez en juger, est délicieux.

— C'est égal, tout ça ne vaut pas la rue des Lombards, affirma M. Dalmon, moitié sérieux, moitié plaisant.

Mais bientôt toutes les conversations cessèrent. Le paquebot entra dans la baie de Port Jackson, au fond de laquelle on apercevait la ville de Sydney, couchée au pied des montagnes Bleues.

— Cette fois nous sommes arrivés, cria Jeanne à Geneviève, qui déjà réunissait tous les petits paquets, les sacs de voyage, tout en pestant contre le navire qui ne marchait plus, contre la ville qui n'avancait pas, contre le commandant qui donnait l'ordre de ralentir afin d'éviter des accidents... Es-tu contente, Geneviève ? Nous allons descendre à terre et nous dégourdir les jambes, voici notre voyage à moitié fait, il n'y a plus qu'à revenir en France.

Mais Geneviève, qui ne voulait jamais avoir l'air content, affirma que maintenant elle avait pris l'habitude du bateau et que ça lui serait bien égal de continuer le voyage.

Cependant elle se hâta de descendre dès que cela fut possible, et quand elle fut à terre elle avoua qu'elle préférerait marcher sur le plancher des vaches que sur *Le Polysien*, comme elle appelait le navire,

n'ayant jamais pu arriver à dire *Le Polynésien*, un nom de sauvage, selon elle.

V

LE MONTANT DE LA SUCCESSION

Le jour même de son arrivée à Sydney, M. Dalmon accompagné de Reynard, se rendit chez le correspondant de M. Charrier, M. Edward Usher, un des premiers avocats de la ville, ainsi que l'avait affirmé l'agent d'affaires. Il reçut M. Dalmon avec le plus grand empressement.

— Je vous attendais, monsieur, dit-il ; M. Charrier m'avait prévenu par câble de votre arrivée. Je regrette de n'avoir pu vous éviter ce long voyage ; mais le juge devant lequel l'affaire a été portée tient absolument à ce que vous comparaissez en personne.

— Pourquoi donc ? demanda M. Dalmon lorsque Reynard lui eut traduit les paroles de l'avocat. Cette exigence est inexplicable, les pièces authentiques et dûment légalisées que vous a fait parvenir M. Charrier doivent suffire, il me semble, pour lui prouver ma qualité indiscutable d'héritier.

— Ces pièces sont en effet parfaitement en règle, répondit M. Edward Usher, mais le juge veut, en outre, que vous affirmiez devant lui, sous serment, que vous êtes le seul héritier de Prosper Lagrange.

— Que je suis le seul héritier de mon cousin, répéta M. Dalmon d'un air surpris... Je puis faire ce serment, mais seulement pour ce qui est à ma connaissance, au point de vue des héritiers légaux, mon cousin ne laisse pas, j'en suis certain, d'autre parent que moi... Une fois que j'aurai donné ce serment, l'affaire sera-t-elle complètement réglée ?

L'avocat hocha la tête,

— Pas aussi vite que vous le pensez peut-être, dit-il, et surtout que vous pouvez le désirer. Il y a d'abord certaines formalités de procédure à remplir et des détails légaux que nous ne pourrions abréger. Puis le sollicitor Simpson, qui est chargé d'administrer la succession, n'en a pas encore terminé la liquidation.

— Combien tout cela demandera-t-il de temps ?

— Pour vous éviter toute déception, il faut compter environ trois mois.

— Trois mois ! s'écria M. Dalmon, avec de grands gestes désolés, et moi qui espérais repartir de Sydney dans un mois au plus !

— Je ferai tout mon possible, cher monsieur, assura M. Edward Usher, pour hâter la solution de l'affaire, mais cela ne dépend pas de moi seul. Sans quoi, je vous assure que vous n'auriez pas eu besoin d'attendre même un mois.

M. Dalmon quitta d'assez mauvaise humeur le cabinet de l'avocat.

De retour à l'hôtel Métropole, où il était descendu, il se plaignit vivement à Jeanne de ce nouveau contretemps. Il regrettait d'être venu. Il en voulait à l'Australie, au juge, à son avocat, même au cousin Lagrange qui lui laissait un héritage aussi difficile à recueillir. Il partageait l'avis de Geneviève qui triomphait d'avoir eu raison en blâmant ce voyage.

— Je vous l'avais bien dit, monsieur, mais vous n'avez pas voulu m'écouter.

Cependant Jeanne parvint bientôt à le calmer.

— Que veux-tu, père, dit-elle ; tu sais bien qu'avec la justice et les gens de loi on doit toujours s'attendre à des retards ! Il faut prendre patience. Pendant ces trois mois, nous tâcherons de nous ennuyer le moins possible. Nous en profiterons pour visiter en détail la ville et les environs, car il est probable que nous n'y reviendrons jamais.

— Tu peux bien dire que cela est certain, répondit M. Dalmon. C'est bien assez d'y être venu une fois.

M. Dalmon fit donc contre fortune bon cœur, et s'installa avec sa fille et Geneviève, en vue d'un séjour de quelque durée.

Il loua, à l'hôtel Métropole, un petit appartement composé d'un salon et de trois chambres à coucher. Dans ce même hôtel habitaient Julien Marty et le